

# **LA NOTE**

Récit lancé par  
**Carole Cyr**

Collaborateurs du collectif LES POINTS D'SUSPENSE  
**Robert Lalande**  
**Any Gravelle-Beauparlant**  
**Louise Rondeau**

VIII<sup>e</sup> course à relais  
**Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)**  
Été 2018

## Première partie — **Carole Cyr**

Appuyée sur le comptoir, Josiane tape du pied en tortillant une mèche de cheveux blonds entre ses longs doigts. Près de la fenêtre, le dernier client mastique tranquillement son biftèque au jus en regardant distraitement les rares passants. Il est 22 h 45 et elle aimerait bien dormir quelques heures avant d'affronter un examen demain matin, mais pas question de bousculer le client. Le Bourgmeestre est un des restaurants chichi du Plateau qui compensent une cuisine très quelconque et une note plutôt salée en traitant chaque client aux petits oignons.

Enfin, Monsieur Biftèque lui fait signe et Josiane se précipite à sa table pour lui offrir l'addition. Mais non, il ne veut que la couvrir d'un regard lubrique pendant qu'elle remplit son verre. Avec un sourire figé, elle retourne à son poste, consciente de son regard désagréable qui lui colle à la peau. « Le pourboire est mieux d'être bon » qu'elle se dit.

Alain, le proprio, s'affaire à la caisse. En partant, le cuisinier la salue d'un hochement du menton, et lance à Alain : « La cuisine est rangée chef. À demain. »

Dans son coin, Monsieur Biftèque sirote son vin comme s'il était à la maison devant la télé, comme si ces gens qui n'attendent que lui pour partir n'existaient pas. « Bon, on lui donne jusqu'à onze heures et j'irai lui parler » grogne Alain. Comme s'il avait entendu, Monsieur Biftèque demande la note à onze heures pile. Il paie comptant et laisse un généreux pourboire. Josiane le remercie et, pour la première fois de la soirée, lui adresse un sourire sincère.

Après avoir fait le décompte à la caisse, elle retourne à la table pour débarrasser et préparer les couverts du lendemain. En soulevant l'assiette, elle découvre un bout de papier plié en deux. Elle dépose son plateau et déplie le papier sur lequel sont griffonnés ces quelques mots : « Pardonnez-moi de vous avoir observée avec insistance ce soir, mais j'ai l'impression d'avoir déjà fait votre connaissance. »

— Ouin. Un autre vieux bouc qui fait l'intéressant, bougonne-t-elle, et le bout de papier va rejoindre les restes de table sur le plateau qu'elle rapporte à la cuisine. Elle n'en revient pas de la prétention de certains hommes qui s'imaginent à soixante ans bien sonnés qu'ils peuvent encore séduire une jeune femme.

## Deuxième partie — **Robert Lalande**

Mais une fois à la cuisine, Josiane retint le petit bout de papier avant que le reste du plateau prenne le bord du lave-vaisselle ou celui de la poubelle. Elle le relit de nouveau, soudainement intriguée.

— Quand même bien écrit, se dit-elle, et aucune faute d'orthographe. Et, en plus, le vieux monsieur s'excuse de m'avoir observée pendant tout son repas. Puis revenant soudain à son sentiment initial d'irritation, elle se répéta que c'était juste un vieux matou jouant la politesse pour se faire remarquer. Elle lança alors le papier par-dessus son épaule vers la poubelle et se rendit prestement au vestiaire prendre ses affaires et filez chez elle. Il était déjà onze heures vingt et elle voulait arriver le plus tôt possible à la maison pour relire rapidement ses notes avant d'aller se coucher. Elle voulait être le plus reposée possible pour son examen du lendemain.

Une fois prête à partir, elle revint vers la porte de la cuisine et l'ouvrit pour informer son patron, Alain, qu'elle s'en allait. Mais avant même qu'elle put dire quoi que ce soit, elle aperçut Alain, debout devant le comptoir en train de lire un petit bout de papier qu'il tenait dans ses mains.

— Mais c'est quoi ce petit message gribouillé? lui demanda-t-il.

Contrariée, Josiane lui expliqua qu'elle avait trouvé cette note sous l'assiette du dernier client flâneur qui venait de partir. Elle l'avait jeté à la poubelle pensant qu'il était sans intérêt.

— Je viens de le ramasser par terre à côté de la poubelle, lui dit Alain. Tu aurais dû me parler de ce petit billet Josiane. Je n'aime pas du tout que ce genre de chose se fasse dans mon restaurant. Connais-tu cet homme ?

Josiane lui raconta comment ce monsieur inconnu l'avait zieutée pendant tout son repas.

— Mais enfin, Alain, je suis certaine que c'est juste un vieux vicieux qui se prend pour une petite jeunesse. Jette le papier puis oublie ça. C'est pas grave.

— D'accord. Mais, par précaution pour ce soir, c'est moi qui vais te conduire à ton appartement. Attends-moi, je suis à toi dans deux minutes.

Il plia le bout de papier et le mis dans sa poche.

— Merci Alain, mais ce n'est pas nécessaire. Ce vieux ne semble pas très dangereux et je peux très bien me défendre. J'habite tout près et, en plus, j'ai mon petit moyen de défense ici dans mon sac.

Elle lui montre alors un petit contenant vaporisateur.

— C'est du poivre de Cayenne, au cas où. Je l'ai toujours avec moi.

— Bon d'accord, tu peux te défendre. Mais moi je ne me sens pas du tout à l'aise de laisser une employée partir du restaurant seule en fin de soirée quand je sais qu'un client qui vient de sortir l'a reluquée pendant tout son repas. Donc, pas

de discussion, je te reconduis chez toi.

Rendus chez Josiane, Alain attendit qu'elle soit entrée dans son appartement avant de repartir. Une fois entrée, Josiane alluma la lumière et alla tout de suite vers la grande fenêtre du salon pour fermer les rideaux. Sa fenêtre donnait sur la rue et, en tirant les rideaux, elle aperçut un vieux monsieur debout au coin de la rue qui regardait dans sa direction.

## Troisième partie – *Any Gravelle Beuparlant*

Josiane secoua la tête. Son imagination lui jouait des tours. Après avoir travaillé toute la soirée et avoir révisé comme une folle pour ses examens, elle avait tout simplement besoin de repos. Elle ignora l'intrus et ferma les rideaux avant d'aller relire ses notes. Elle commença sa lecture pendant que l'eau bouillait dans la cuisine. Elle espérait qu'un thé l'aiderait à se calmer. Elle pouvait concevoir qu'un vieil homme l'observe et s'excuse par la suite au restaurant, mais elle détestait qu'on l'espionne quand elle se retrouvait chez elle. Rendue à la fin de la première page, elle fixa son téléphone. Elle eut envie de contacter son petit ami David. Elle composa son numéro, mais elle changea d'avis après la première sonnerie.

—Je dois agir en grande fille et terminer ma révision.

Elle s'éloigna de la fenêtre en se rappelant que ce n'était probablement pas Monsieur Biftèque. Vers deux heures du matin, Josiane s'était endormie avec ses feuilles de notes éparpillées autour d'elle. Elle se réveilla à cause de bruits provenant du couloir. Sous le coup de la panique, elle emprunta le bâton de baseball de David et ouvrit la porte d'entrée. Elle devait éclaircir cette histoire coûte que coûte. Elle cacha le bâton et scruta les alentours sans rien remarquer de suspect. Elle retourna sur ses pas et mit les bruits sur le compte de son imagination trop fertile. Alors qu'elle tournait le dos à la porte voisine, elle sentit deux mains lui toucher les épaules. Elle crut que son cœur allait s'arrêter tellement elle avait peur.

—C'est juste moi, je ne t'ai jamais vue aussi stressée.

Sa respiration reprit son rythme normal quand elle remarqua que c'était David qui venait lui rendre visite après une sortie avec ses amis.

— Désolé de ne pas t'avoir téléphoné, tu m'as laissé ton double et ton appart se trouvait plus près que le mien.

Elle ne lui en voulait pas de l'avoir effrayée, mais elle était persuadée que le vieil homme rôdait dans le couloir. Josiane invita David dans sa chambre pour lui raconter ce qui s'était produit au restaurant et qu'elle avait observé un voyeur par la fenêtre vers 11 h.

— Je ne crois pas que c'était le même homme, mais on m'espionnait du coin de la rue. Malheureusement, il faisait trop sombre pour que je puisse apercevoir son visage.

—Tu aurais dû m'appeler pour m'en parler. Je serais venu te rejoindre sans hésitation.

Elle haussa les épaules, elle était trop épuisée pour le convaincre de son point de vue. Elle s'endormit auprès de son amoureux sans réaliser que sa rencontre avec le client n'était que le début d'une longue série de péripéties.

Le lendemain matin, Josiane avait encore l'impression d'être épiée. Elle avait beau se concentrer sur son examen, elle croyait échouer tellement que son stress se trouvait à un niveau élevé. Personne ne l'observait, pourtant son malaise ne disparaissait pas. Vers 17 h quand elle commençait un nouveau quart au restaurant, elle raconta ses craintes à Alain.

—C'est normal après avoir lu une telle note. Tu devrais garder ta routine habituelle et voir comment cela se déroule.

Elle hocha la tête, c'était la meilleure solution pour le moment. Elle enfila l'uniforme de travail et prit les commandes de ses premiers clients.

## Quatrième partie — *Louise Rondeau*

Le restaurant était bondé en ce jeudi soir, et Josiane cessa rapidement de s'inquiéter du résultat de son examen. Vers huit heures trente, quelle ne fut pas sa surprise de voir que Monsieur Biftèque venait d'entrer, et qu'il se dirigeait vers la même table que la veille.

— Oh non ! Pas encore ce vieux fatigant, se dit-elle en arborant toutefois son plus beau sourire d'accueil.

— Mademoiselle, vous êtes en beauté ce soir !

— Non, mais quel vieil innocent qui se croit irrésistible- pensa-t-elle en tortillant une mèche de ses cheveux.

Elle était tellement occupée, courant d'une table à l'autre, qu'il ne put l'accaparer très longtemps à son arrivée. Bien que tentée de le faire poireauter avant d'aller prendre sa commande, elle se dirigea vers lui en songeant au généreux pourboire qui l'attendait, et dont elle avait bien besoin pour boucler son budget cette semaine.

— Vous savez, vous me faites penser à une femme que j'ai connue et que j'ai abandonnée parce que j'étais un jeune idiot.

- Devenu un vieil idiot, pensa-t-elle.
- J'aimerais tellement la retrouver. L'amour de ma vie, Hélène.
- Hein, ma mère s'appelle Hélène.

Josiane repartit vers la cuisine en songeant que c'était bizarre ce que le vieil homme venait de lui raconter. Finalement, ce n'était peut-être pas un vieux cochon qui voulait se taper une petite jeunesse. À moins qu'il ait inventé tout cela pour qu'elle baisse la garde et qu'elle ne se méfie plus de lui. Va savoir. Elle oublia bientôt toute cette histoire, n'ayant pas une minute à elle pour penser.

Vers dix heures trente, le restaurant se vida de ses derniers occupants, et comme la veille, il ne restait que Monsieur Biftèque qui sirotait son verre de cabernet-sauvignon. Josiane s'approcha pour le faire parler et tenter de mieux connaître ses intentions à son égard.

- Et cette Hélène, vous l'avez rencontrée où ?

— Oh mon Dieu! J'étais de passage à Paris pour une exposition commerciale. Ma compagnie venait d'inventer un procédé révolutionnaire pour ... mais je vous ennuie avec tout ça.

- Non, non, continuez.

— Bref, elle s'est arrêtée à mon kiosque, on a commencé à échanger et puis... on a passé dix jours ensemble, 24 heures sur 24. Je devais rentrer au Québec, j'étais marié à l'époque. Je suis parti sans lui demander ses coordonnées. J'étais convaincu que ce n'était qu'une aventure, une parenthèse, et que j'allais reprendre ma vie réelle en arrivant sur le tarmac à Dorval. Mais je n'ai jamais réussi à l'oublier.

- Et vous ne l'avez jamais revue ?

— Non, je suis retourné bien des fois à Paris, mais je n'ai jamais réussi à retrouver sa trace. C'est pourquoi j'ai été tellement sonné de vous rencontrer. Vous lui ressemblez de façon hallucinante, un véritable sosie.

- Habituellement, on me dit plutôt que je ressemble à ma mère.

## Dernière partie — **Carole Cyr**

Assise devant sa mère, Josiane remue distraitement une cuillère dans sa tasse de café. Elle a répondu à toutes les questions habituelles sur ses études, son copain,

son travail puis a écouté sa mère raconter quelques-unes de ses incursions très touchantes dans le monde de la création. Josiane évite généralement de raconter les aspects les plus « inquiétants » de sa vie à sa mère parce que justement, elle s'inquiète, mais malgré tout, elle n'arrive pas à lui cacher grand-chose.

— Josiane, qu'est-ce qui ne va pas?

— Oh c'est rien. J'ai commencé mes règles... Je suis fatiguée.

Sa mère la couvre d'un regard tendre. Josiane sent le besoin de se confier.

— C'est bizarre. Il y a un client qui revient souvent au restaurant pour me voir. Au début, je l'ai pris pour un vieux Roméo, mais la dernière fois qu'il est venu, il m'a dit que je lui rappelais beaucoup une femme dénommée Hélène qu'il avait connue et aimée à Paris.

Sa mère l'écoute attentivement, sans sourciller, comme si elle attendait la suite. Josiane hésite, en grattant la table du bout du doigt.

— Tu es tombée enceinte de moi à Paris non ?

Sa mère marque une pause, puis ses yeux s'arrondissent et elle éclate de rire.

— Alors tu crois que cet homme pourrait être ton père ?

Josiane se sent rougir et baisse la tête.

— Tu connais ton père Josiane, et même si nous ne sommes plus ensemble depuis longtemps, je t'assure qu'il est ton géniteur !

Josiane bafouille.

— Ben, c'est que tout le monde dit qu'on se ressemble beaucoup toi et moi... et puis il y a le prénom et le timing qui cadrent aussi.

— Écoutes ma chérie. Ça m'inquiète que ce type te sème des idées dans la tête. Si ça peut te rassurer, je viendrai te rendre visite la prochaine fois qu'il sera au Bourgmestre. Tu verras bien qu'on ne se connaît pas.

— Ça ne sera pas difficile. Il vient tous les deux soirs.

— Est-ce qu'il sera là demain ?

— C'est fort probable.

— Alors c'est décidé. Je serai au Bourgmestre demain soir à huit heures.

À la fenêtre du Bourgmestre, Josiane observe la rue dans les deux directions en tapant du pied. Il est 19 h 50 et elle commence à craindre que Monsieur Biftèque ne vienne pas. Elle sert distraitement un jeune couple qui roucoule dans le coin, en revenant à chaque occasion à son poste d'observation.

— C'est quoi ce manège ? lui lance Alain derrière le bar, Tu attends ton amoureux ?

— Non, ma mère. A

— Super. On va rencontrer maman, répond-il, d'un ton goguenard.

Mais Josiane ne l'écoute pas. Tout d'un coup, elle reconnaît à l'angle de la rue, la démarche posée de Monsieur Biftèque, ni pressée ni lente. Il regarde les gens qu'il croise et semble attentif à tout ce qui l'entoure. Maintenant, plus que dix mètres ne le séparent du restaurant et Josiane se détend. Au même instant, un taxi s'arrête le long du trottoir, directement devant le Bourgmestre. Quelques secondes s'écoulent, la portière s'ouvre et la mère de Josiane enveloppée dans un manteau ample, s'extirpe du véhicule. Devant la porte du restaurant, elle tombe nez à nez avec Monsieur Biftèque. Comme s'ils avaient frappé simultanément les deux côtés d'un même mur, Hélène et Monsieur Biftèque font un pas chancelant vers l'arrière, sidérés.

— Hélène ! s'écrie Monsieur Biftèque

La mère de Josiane, saisie de terreur, fait un geste pour s'enfuir, mais Monsieur Biftèque lui attrape le bras. Josiane accourt vers l'entrée. Sa mère crie en se débattant.

— Lâche-moi Émile ! Lâche-moi !

— Je te lâche ! Voilà ! Mais écoute-moi deux minutes, je t'en supplie !

Se jetant devant sa mère, Josiane repousse son assaillant d'un grand coup sur la poitrine. Celui-ci titube puis tombe assis sur le trottoir. Il commence à pleurer sourdement.

Hélène agrippe le bras de Josiane en la pressant de la suivre.

— Il faut partir Josiane. Cet homme-là est dangereux !

Josiane se cabre et creuse les talons.

— Arrête. Tu vois bien qu'il est inoffensif. C'est qui, Émile, maman ? Hein ? C'est qui ? C'est clair que tu le connais !



Hélène détourne le regard en se mordant le pouce. Le visage implorant tourné vers les deux femmes, c'est Émile qui répond à sa place.

— Je suis son frère. Ton oncle. Le criminel, le vaurien qui a volé, menacé et humilié sa famille et qu'on était bien content de voir disparaître en prison.

Le visage tordu par la rancœur, Hélène lui jette :

— Tu n'as pas changé Émile. Mentir sans gêne à ma fille pour me retracer. C'est vrai qu'on était bien débarrassés.

Josiane, abasourdie, regarde tantôt sa mère, tantôt cet « oncle » dont elle apprend l'existence. Elle n'a jamais entendu sa mère exprimer autant de haine. Elle mesure toute l'ampleur de la déception d'Émile qui pourtant ne semble souffrir d'aucun regret.

— Je l'ai purgé ma peine, Hélène, et tu es tout ce qu'il me reste comme famille. En sortant de prison, j'ai touché ma part de l'héritage que papa nous a laissé et je ne demande rien à personne.

— Ah oui ? Eh bien si tu espères retrouver en moi une sœur, tu en demandes beaucoup trop. Sincèrement, j'espérais ne plus jamais te revoir.

Émile se relève péniblement en époussetant son manteau. Il tire un vieux mouchoir de sa poche, s'essuie les yeux et se mouche. Il fait un pas vers le restaurant, ouvre la porte pour entrer et se tourne vers elles.

— Je ne te demande rien Hélène. J'ai voulu te revoir et j'espérais que peut-être, en me voyant, tu comprendrais que j'ai changé. Tu peux toujours y réfléchir et laisser le temps te le prouver.

Il lui tend un bout de papier, plié en deux.

— Si jamais tu changes d'avis, tu sauras où me trouver.

Hélène lui tourne brusquement le dos, refuse même de le regarder. Josiane, déchirée entre l'inquiétude et la curiosité, tend une main hésitante vers Émile puis reste immobile sur le trottoir, le pli entre les doigts. Elle entend claquer rageusement les talons de sa mère qui s'éloigne et aperçoit par la fenêtre du Bourgmaster Émile qui s'installe tranquillement à sa table préférée.

**FIN**

Le 6 septembre 2018